

# Les historiens non freudiens du freudisme

Extrait de :

Borch-Jacobsen, M. & Shamdasani, Sonu (2006)

*Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse.*

Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, 510 p.

Pages 32 à 50

32

## En finir avec l'histoire du vainqueur

L'histoire de la psychanalyse a d'abord été rédigée par Freud lui-même en 1914, dans le feu des controverses et dissensions qui menaçaient de dérailler le mouvement psychanalytique, et ce avec d'évidentes intentions apologétiques. Puis elle est devenue l'affaire de disciples ou de compagnons de route de la psychanalyse comme Fritz Wittels, Siegfried Bernfeld, Ernest Jones, Marthe Robert, Max Schur, Ola Anderson, plus près de nous Peter Gay, Elisabeth Roudinesco ou Joseph Schwartz. Or, quels que soient les mérites respectifs et l'érudition parfois considérable de ces auteurs, ce n'est pas leur faire injure que de remarquer que leur historiographie reste profondément freudienne et qu'elle ne remet à aucun moment en question le schéma général du récit proposé par le fondateur, même lorsque leurs recherches les contraignent à abandonner ou à réviser tel ou tel élément de la légende. Ces révisions ont beau s'accumuler au fil des ans, elles sont traitées comme de simples retouches de détail qui ne modifient en rien le tableau d'ensemble et non pas comme des invitations à revisiter la théorie freudienne comme telle. Au contraire, la validité de celle-ci continue à être imperturbablement présupposée, alors même qu'elle est contredite par l'histoire.

Il a donc fallu attendre des historiens indépendants des institutions psychanalytiques pour que la théorie freudienne soit pour la première fois envisagée comme une construction problématique, en mal d'explication, plutôt que comme un a priori intangible. Non pas que la légende freudienne n'ait pas été critiquée auparavant, et parfois même féroce-

33

contraire, les adversaires de Freud ne se dérangeaient pas à l'époque pour souligner l'inexactitude de ses "autoprésentations" historiques<sup>1</sup> et il y avait, pour qui voulait se renseigner, toutes sortes d'histoires alternatives de la psychologie, à commencer par les admirables *Médications psychologiques* en trois volumes de Pierre Janet<sup>2</sup>. Mais ces versions rivales défendaient à leur tour des positions théoriques bien précises et elles n'étaient finalement pas moins partisans et asymétriques que celles de Freud<sup>3</sup>. Seuls des

---

<sup>1</sup> Voir par exemple les rectificatifs qui émaillent les œuvres de Jung et de Janet, notamment Jung (1925), p. 16, et Janet (1919), vol. 2, p.215 sq.

<sup>2</sup> Janet (1919).

<sup>3</sup> Dans la mesure où nous nous proposons, dans ce qui suit, de rouvrir les controverses qui avaient entouré la psychanalyse à ses débuts, c'est le moment de préciser que cela n'implique de notre part aucune adhésion aux positions défendues par les adversaires de Freud, qui dans certains cas peuvent être considérées comme tout aussi problématiques, sinon plus, que les siennes. Souscrire aux critiques de la psychanalyse émises par des personnalités telles que Gustav Aschaffenburg, Eugen Bleuler, Alfred Hoche, August Foret, Pierre Janet, Emil Kraepelin ou William McDougall ne signifie aucunement qu'on accepte les thèses, au demeurant fort diverses, défendues par les uns et les autres au sujet de la psychiatrie, de la psychologie et de la psychothérapie. De même, dans le contexte contemporain, critiquer la psychanalyse n'entraîne pas qu'on milite pour les psychotropes ou contre la psychothérapie.

historiens non inféodés à telle ou telle école pouvaient se proposer de donner une description véritablement paritaire et symétrique de ces controverses, sans préjuger de leur résultat et de la validité respective des théories en jeu.

Le premier à avoir entrepris de pratiquer cette approche symétrique est le grand historien de la psychiatrie dynamique Henri Ellenberger, en partie parce qu'il connaissait personnellement certains des protagonistes des controverses de l'époque, comme Jung, Alphonse Maeder et Oskar Pfister.

*Henri Ellenberger* : Autrefois, en Suisse, j'ai bien connu personnellement deux des premiers pionniers de la psychanalyse : le pasteur Oskar Pfister (qui a été lié par une longue amitié avec Freud) et le Dr Alphonse Maeder qui avait, lui aussi, été mêlé de près à l'histoire de la psychanalyse. Ces deux hommes m'ont raconté énormément

34

de faits dont ils avaient été les héros ou les témoins. Plus tard, quand la biographie officielle de Freud par Ernest Jones est parue, j'ai été surpris de voir la discordance entre son récit et celui des vieux pionniers. [...] Il y a dans le deuxième volume de sa biographie un fameux chapitre où il énumère les prétendues persécutions dont certains psychanalystes auraient été les victimes. J'ai fait une liste complète de chacun des incidents relatés ; je les ai contrôlés un à un au moyen des sources primaires. Pour l'ensemble des cas où j'ai pu obtenir des renseignements sûrs, j'ai trouvé chez Jones 80 % de faits soit complètement faux, soit fortement exagérés<sup>4</sup>.

Instruit par cet épisode, Ellenberger s'avisa que le cas de Jones n'était nullement isolé et qu'il illustrait, de façon bien plus générale, l'absence criante d'une histoire de la psychiatrie digne de ce nom. Écrite par les protagonistes eux-mêmes, l'histoire de la psychiatrie n'était le plus souvent qu'un tissu d'anecdotes personnelles et de rumeurs partisans destinées à promouvoir telle école ou telle théorie (Ellenberger donnait l'exemple de la légende construite autour de Pinel par ses disciples et élevée au rang de récit fondateur de la psychiatrie)<sup>5</sup>. Pour remédier à cette situation, Ellenberger préconisait donc de suivre quelques règles historiographiques très simples qu'il énumère au début de son monumental ouvrage de 1970, *La Découverte de l'inconscient. L'histoire et l'évolution de la psychiatrie dynamique* <sup>6</sup> :

- *d'une part*, ne jamais rien tenir pour acquis ; tout vérifier (même si la sœur de Rorschach vous jure ses grands dieux qu'il avait les yeux bleus, procurez-vous son passeport) ;

35

toujours s'en tenir à des documents originaux et, lorsque c'est possible, à des témoignages de première main ; lire les textes dans leur langue originale ; identifier les patients figurant dans telle observation ou telle histoire de cas ; établir les faits, en les séparant impitoyablement des interprétations, des rumeurs et des légendes ;

- *d'autre part*, résister au théoricisme et au iatrocéntrisme spontané des psychiatres, en remplaçant leurs théories dans leurs multiples contextes biographiques, professionnels,

---

<sup>4</sup> Ellenberger (1972), p. 38-39 (les notes se rapportant à cette recherche se trouvent à présent au centre Henri Ellenberger, hôpital Sainte-Anne, Paris) ; voir également Ellenberger (1970a), p. XIV.

<sup>5</sup> Ellenberger (1970b), p. 27-28.

<sup>6</sup> Ellenberger (1970a). La version française de ce livre a été rééditée en 1994 par les bons soins d'Élisabeth Roudinesco sous le titre modifié *Histoire de la découverte de l'inconscient* (Ellenberger [1994]), avec une couverture ornée de l'inévitable photographie de Freud. Sur cette présentation "freudocentrée" de l'œuvre d'Ellenberger, voir l'excellente mise au point de Vidal (1994), p. 289-290.

intellectuels, économiques, sociaux, politiques, et en tenant compte du rôle joué dans leur élaboration par les patients eux-mêmes<sup>7</sup>.

La critique démythologisante, qui est l'aspect qu'on retient le plus souvent de l'ouvrage d'Ellenberger, ne saurait de ce point de vue être séparée du geste symétrique de contextualisation, dans la mesure où il est dans la nature des légendes psychiatriques de procéder, justement, à un effacement du contexte historique. Ellenberger revient à plusieurs reprises sur ce lien entre les deux aspects de sa recherche dans des notes posthumes consacrées au problème des légendes psychiatriques.

*Henri Ellenberger* : 6. La légende devient la propriété d'un groupe fermé, d'une École, d'une famille (Nietzsche), d'une corporation et d'une famille (Pinel). Une École fermée (cf. épicuriens).

Tri continu des documents : détruits, gardés, diffusés.

Rôle des maisons de publication, des éditeurs, des lecteurs.

Plus tard, déformations relatives, par changement de perspectives, par disparition du contexte, ce qui rend les œuvres de l'auteur inintelligibles<sup>8</sup>.

Dans le cas de la légende freudienne, qui constitue de toute évidence la cible majeure de *La Découverte de l'inconscient*, Ellenberger notait ainsi qu'elle tourne essentiellement autour de deux thèmes : celui du héros solitaire surmontant les obstacles placés en travers de sa route par des adversaires malintentionnés et celui de l'originalité absolue du fondateur — deux façons solidaires de nier les amitiés, les réseaux, les influences, les

36

héritages, les lectures, les dettes intellectuelles, bref tout ce qui serait de nature à enraciner Freud dans le contexte de son époque. Or le volume d'Ellenberger, avec ses 932 pages et ses 2 611 notes érudites, est par lui-même une démonstration éclatante de l'absurdité de cette présentation de la psychanalyse. En amont de celle-ci, Ellenberger exhumait un siècle et demi de recherches menées par des centaines de magnétiseurs, d'hypnotiseurs, de philosophes, de romanciers, de psychologues et de psychiatres sans lesquels la psychanalyse eût été tout simplement impensable. Et pour faire bonne mesure, il flanquait son chapitre sur Freud de trois autres consacrés à ses grands rivaux, Janet, Jung et Adler, comme pour mieux souligner que cette histoire de la "première psychiatrie dynamique" ne culminait pas forcément avec la psychanalyse, contrairement à ce qu'affirmaient à l'époque les histoires téléologiquement orientées de Gregory Zilboorg, Dieter Wyss ou Ilza Veith<sup>9</sup>.

*Henri Ellenberger* : La légende actuelle [...] attribue à Freud beaucoup de ce qui appartient, notamment, à Herbart, Fechner, Nietzsche, Meynert, Benedikt et Janet, et néglige les travaux d'explorateurs antérieurs de l'inconscient, des rêves et de la pathologie sexuelle. Beaucoup de ce qui est porté au crédit de Freud était à l'époque savoir diffus et son rôle a consisté à cristalliser ces idées et à leur donner une forme originale<sup>10</sup>.

Il est clair, à lire les notes et les carnets laissés par lui à sa mort, qu'Ellenberger était devenu au fil des ans extrêmement critique à l'égard de la psychanalyse — bien plus critique, en tout cas, que ne le laissent soupçonner ses écrits publiés.

---

<sup>7</sup> Ellenberger (1961).

<sup>8</sup> "Légendes individuelles — Éléments", notes dactylographiées, Centre Henri Ellenberger, hôpital Sainte-Anne, Paris.

<sup>9</sup> Zilboorg (1941) ; Wyss (1961) ; Veith (1966).

<sup>10</sup> Ellenberger (1970), p. 548.

*Henri Ellenberger* : La Psa [psychanalyse] est-elle une science ? Elle ne répond pas aux critères (science unifiée, domaine et méthodologie définie). Elle répond aux traits d'une secte philosophique (organisation fermée, initiation hautement personnelle, doctrine changeante mais définie par son adoption officielle, culte et légende du fondateur) <sup>11</sup>.

37

On retrouve la même volonté de contextualisation critique chez Frank J. Sulloway, le deuxième historien après Ellenberger à avoir radicalement changé la manière dont nous percevons la psychanalyse. Freud prétendait être un nouveau Darwin, un "Darwin de l'esprit" ? Qu'à cela ne tienne, Sulloway proposait de prendre ce slogan au mot, le plus littéralement possible. Dans son livre au sous-titre très ellenbergien, *Freud, biologiste de l'esprit. Par-delà la légende psychanalytique* <sup>12</sup>, il montrait de façon extrêmement convaincante et érudite comment les principales "découvertes" de Freud s'enracinaient en fait dans les hypothèses et spéculations biologiques de son époque darwinienne. Derrière la *libido*, la sexualité infantile, la perversion polymorphe, les zones érogènes, la bisexualité, la régression, le refoulement primaire, le meurtre du Père primitif, les fantasmes originaires, l'instinct de mort, Sulloway exhumait les "théories sexuelles" oubliées de Krafft-Ebing, Albert Moll et Havelock Ellis, les vastes fresques biogénétiques de Haeckel, les spéculations sur les biorhythmes de Darwin et de Wilhelm Fliess, ou encore la théorie de la transmission des caractères acquis de Lamarck. Au passage, Sulloway réhabilitait intellectuellement Wilhelm Fliess, l'ami et collaborateur de Freud, d'ordinaire présenté par les biographes de ce dernier comme une sorte de dangereux paranoïaque aux théories grandioses et extravagantes. Non seulement, expliquait Sulloway, les théories de Fliess étaient parfaitement plausibles dans le contexte des spéculations biogénétiques alors en vogue, mais elles étaient reçues favorablement par un nombre non négligeable de ses contemporains (à commencer par Breuer), de sorte qu'il n'y avait pas à imaginer un

38

transfert irrationnel de Freud sur son ami pour expliquer qu'il ait pu le choisir comme interlocuteur privilégié pendant tant d'années : c'est tout simplement qu'ils partageaient les mêmes collègues, les mêmes idées et les mêmes lectures.

*Frank J. Sulloway* : Je ne dis pas que Fliess était un grand savant, tout ce que je dis, c'est que ce qu'il faisait était à la fois raisonnablement plausible et radical, et était de ce fait de nature à plaire aux tendances radicales de Freud. De toute évidence, Freud et Fliess se stimulaient beaucoup l'un l'autre et établir que cette relation intellectuelle pouvait être replacée dans un contexte historique qui l'expliquait et lui donnait de la respectabilité a été très drôle à faire, en terme de recherche<sup>13</sup>.

Tout comme chez Ellenberger, la contextualisation historique de Sulloway heurtait de front la légende freudienne et notamment l'idée selon laquelle la psychanalyse serait née du jour où Freud avait abandonné les théories neurophysiologiques et biologiques de son temps au profit d'une science purement psychologique, fondée sur l'observation clinique et l'auto-analyse du fondateur.

*Frank J. Sulloway* : Comment Freud, dans son auto-analyse, n'aurait-il pas pu être influencé par ses lectures et par toutes les connaissances scientifiques et résultats qu'il avait glanés chez d'autres chercheurs et dans d'autres disciplines ?

---

<sup>11</sup> "Les incertitudes de la psychanalyse", notes dactylographiées, Centre Henri Ellenberger, hôpital Sainte-Anne, Paris. Voir également "Chapitre VII Freud Conclusion", notes manuscrites, *ibid.* : "Ce que Freud a introduit : [...] retour au système de la "secte" antique : [...] initiation de caractère plus qu'intime, sacrifices d'argent considérable[s], doctrine commune, culte du Fondateur."

<sup>12</sup> Sulloway (1992a).

<sup>13</sup> Entretien avec Frank J. Sulloway, Cambridge, Massachusetts, 19 novembre 1994

Comment aurait-il pu empêcher ces informations d'influencer son auto-analyse ? Si on lit dans la littérature scientifique que la sexualité du petit enfant est beaucoup plus spontanée que ce que l'on n'avait jamais imaginé, comment n'essayerait-on pas de vérifier cela au cours de sa propre auto-analyse ? Il n'y a donc rien de surprenant à ce que Freud ait soi-disant retrouvé le souvenir d'avoir vu sa mère nue alors qu'il avait deux ans. La grande affaire si Freud avait découvert dans son enfance des choses similaires à ce qu'il était justement en train de lire ! Il n'y a là rien d'étonnant, c'est même d'une banalité sans nom.

39

L'histoire freudienne traditionnelle a fait de l'auto-analyse la principale cause de l'originalité de Freud, mais historiquement, ce scénario est tout simplement faux. C'est comme une expérience non contrôlée : toutes sortes d'idées qui provenaient soi-disant de l'auto-analyse sont considérées comme l'origine des découvertes les plus importantes de Freud, mais nous savons maintenant qu'elles provenaient en général d'autres sources et qu'elles n'étaient certainement pas le produit de son auto-analyse en tant que telle. Cette auto-analyse compte parmi les plus grandes légendes de l'histoire des sciences<sup>14</sup>.

Pour Sulloway, la "légende du héros" (Joseph Campbell<sup>15</sup>) élaborée par Freud et ses disciples sert essentiellement deux buts. D'une part, en peignant l'image d'un Freud isolé intellectuellement, elle permet d'affirmer l'originalité radicale de la nouvelle science du psychisme tout en récupérant clandestinement les apports de Darwin, de Haeckel, de Fliess, de Krafft-Ebing et des sexologues. D'autre part, et plus profondément, elle protège durablement la psychanalyse contre les vicissitudes de la recherche scientifique. Une fois transmutes en découvertes psychologiques, les hypothèses évolutionnistes qui sous-tendent la théorie psychanalytique pouvaient en effet être maintenues envers et contre tout, alors même qu'elles avaient été réfutées dans leur champ d'origine. Surgie de nulle part ou plutôt du seul cerveau de Freud, la psychanalyse n'a plus eu à se préoccuper désormais de l'abandon par la biologie de la transmission héréditaire des caractères acquis ou de la loi biogénétique de Haeckel. Délocalisée, utopique, la psychanalyse est devenue une discipline à part, miraculeusement soustraite aux réfutations des théories dont elle est issue.

*Sigmund Freud* : Ma position, il est vrai, est rendue plus difficile du fait de la biologie qui, à l'heure actuelle, nie absolument l'hérédité des qualités acquises. Je dois toutefois avouer, en toute modestie, qu'il me paraît impossible de me passer de ce facteur pour expliquer l'évolution biologique<sup>16</sup>.

40

À suivre Sulloway, la légende freudienne n'est donc pas un élément anecdotique et propagandiste, surajouté à la théorie psychanalytique (ce qu'elle restait dans une certaine mesure pour Ellenberger). Au contraire, elle est cette théorie même, et sa remise en cause par l'histoire des idées débouche inévitablement sur une remise en cause du caractère scientifique de la psychanalyse comme telle. Ellenberger, avec une prudence toute suisse, disait de la psychanalyse qu'elle est une "demi-science<sup>17</sup>". Sulloway, au terme d'un parcours pourtant très semblable à celui d'Ellenberger, n'hésite pas quant à lui à décrire la psychanalyse comme une pseudoscience immunisée contre la critique par une très efficace machine de propagande et de désinformation historique.

---

<sup>14</sup> Entretien avec Frank J. Sulloway, Cambridge, Massachusetts, 19 novembre 1994

<sup>15</sup> Campbell (1968).

<sup>16</sup> Freud (1939), p. 135 ; trad. modifiée.

<sup>17</sup> Ellenberger (1972), p.40.

*Frank J. Sulloway* : Depuis que j'ai écrit ce livre sur Freud, j'en suis venu à voir plus clairement la psychanalyse comme une sorte de tragédie, comme une discipline passée d'une science très prometteuse à une pseudoscience très décevante.

Lorsque j'ai commencé le livre, j'ai abordé Freud comme la plupart des gens à l'époque, à la façon dont j'aurais abordé l'un des grands esprits du XX<sup>e</sup> siècle, quelqu'un de comparable à Copernic et Darwin, ainsi qu'il le prétendait lui-même. Mais plus j'étudiais le développement de la psychanalyse, plus je découvrais qu'elle était fondée sur des hypothèses scientifiques qui dataient du XIX<sup>e</sup> siècle et qui avaient été définitivement réfutées par la redécouverte de la loi de Mendel sur la génétique, par l'abandon de la théorie lamarckienne par la biologie évolutionniste, et par le rejet des diverses hypothèses physiologiques de Helmholtz, pourtant si décisives pour la théorie freudienne de l'hystérie et plus généralement de la formation des symptômes névrotiques. Ainsi, quand j'eus finalement achevé ce livre, je me trouvai moi-même obligé d'admettre, un peu à contrecœur, que Freud n'était pas le grand pionnier que moi et tant d'autres avions cru. Malgré moi, j'en suis venu à critiquer non seulement la théorie psychanalytique, mais aussi ce qui m'est apparu de plus en plus comme la construction d'une légende motivée par des considérations politiques et destinée à masquer cette version des origines de la pensée freudienne<sup>18</sup>.

41

## Freud wars

Depuis ou parallèlement à la publication des ouvrages d'Ellenberger et Sulloway, on a assisté à une véritable avalanche de travaux "révisionnistes"<sup>19</sup>, tous plus critiques les uns que les autres à l'égard de la légende freudienne. Délaissant la traditionnelle histoire des idées à laquelle se confinaient pour l'essentiel Ellenberger et Sulloway, Paul Roazen entreprit ainsi d'interviewer systématiquement tous les survivants du mouvement freudien qui voulaient bien lui confier leurs souvenirs, un peu à la façon des anthropologues des sciences allant interroger les scientifiques dans leurs laboratoires<sup>20</sup>. Or, ces témoignages oraux peignaient une image de la pratique et des institutions psychanalytiques radicalement différente de celle brossée par Freud et par son biographe disciple Ernest Jones, suscitant par là même toutes sortes de questions sur la fiabilité des récits "autorisés" sur laquelle était basée jusque-là l'histoire du freudisme. De même, les recherches extraordinairement fouillées et minutieuses de l'historien Peter J. Swales sur le

42

contexte familial, social et intellectuel dans lequel Freud avait élaboré ses premières théories ont permis de se faire une idée beaucoup plus exacte des origines de la psychanalyse, là encore complètement en porte-à-faux avec l'image d'Épinal du chaste et intègre "pionnier" de l'inconscient<sup>21</sup>. Le philosophe Frank Cioffi, de son côté, a démontré comment l'épisode clé de la "théorie de la séduction", défendue puis abandonnée par

---

<sup>18</sup> Entretien avec Frank J. Sulloway, Cambridge, Massachusetts, 19 novembre 1994.

<sup>19</sup> Le terme, courant dans l'historiographie anglo-saxonne, semble avoir été utilisé pour la première fois dans le champ des études freudiennes par Sulloway (1992a), p. XVII. Il importe de ne pas le confondre avec le "révisionnisme" au sens de la tradition marxiste, où il désigne une simple réforme interne de la doctrine, et encore moins avec le "révisionnisme" du type Faurisson, qui nie la réalité des chambres à gaz (pour un exemple navrant d'amalgame de ce type, voir Bolzinger, 1997).

<sup>20</sup> Roazen (1971) ; Roazen (1975).

<sup>21</sup> Voir notamment Swales (1982b); Swales (1982c ; Swales (1986); Swales (1988); Swales (1989).

Freud dans les années 1896-1897, ne s'était pas du tout déroulé comme celui-ci l'avait dit dans ses diverses récapitulations historiques, détruisant du même coup la version officielle de la "découverte", de l'Œdipe et des fantasmes sexuels infantiles inconscients<sup>22</sup>.

Enfin et surtout, les études se sont succédées pour montrer à quel point les "observations" et histoires de cas de Freud étaient tendancieuses, sélectives, voire franchement mensongères. Freud, a-t-on ainsi appris, n'hésitait pas à modifier ou à taire tel ou tel élément biographique lorsque cela l'arrangeait<sup>23</sup>, à prendre des libertés avec la chronologie<sup>24</sup>, à déguiser des fragments auto-analytiques en cas objectifs<sup>25</sup>, ou encore à faire état de résultats thérapeutiques imaginaires. "Anna O.", par exemple, n'avait aucunement été guérie de ses symptômes<sup>26</sup>, pas plus qu'"Emmy von N."<sup>27</sup>, "Cäcilie M."<sup>28</sup>, "Elisabeth von R."<sup>29</sup> ou l'"Homme aux loups"<sup>30</sup>. D'autres patients, passés sous silence ou mentionnés de façon anonyme par Freud, ne s'étaient guère mieux portés après leur analyse, tels Emma Eckstein<sup>31</sup>, Elfriede Hirschfeld<sup>32</sup>, Anna Freud<sup>33</sup> ou l'infortuné Horace Frink<sup>34</sup>. Et inversement, "Katharina" et "Dora", selon certains, n'avaient sans doute même jamais été malades<sup>35</sup> !

43

L'effet le plus immédiat de toutes ces révélations a été de rouvrir la controverse autour de la psychanalyse, que la domination de la légende freudienne avait littéralement gelée pendant plus d'un demi-siècle. L'inconscient, la sexualité infantile, l'Œdipe, le refoulement, le transfert — toutes ces notions qu'on supposait acquises une fois pour toutes — redeviennent à présent des sujets "chauds", âprement disputés. Les *Freud wars*, comme on les appelle dans les pays anglo-saxons, font rage. Les journaux titrent en couverture "Freud est-il mort ?"<sup>36</sup>, on publie des ouvrages tels que *Pourquoi Freud s'est trompé*<sup>37</sup>, *Le Cas Freud ou la naissance de la psychanalyse à partir du mensonge*<sup>38</sup> ou encore *Dépêches du front des guerres freudiennes*<sup>39</sup>, et le moindre article de magazine sur Freud suscite

---

<sup>22</sup> Ciofli (1974); Cioffi (1984). Le travail de Cioffi a été prolongé de diverses façons par Macmillan (1977); Schimek (1987); Stadlen, conférences non publiées; Esterson (1993); Esterson (1998); Israëls et Schatzman (1993) ; Israëls (1999) ; Borch-Jacobsen (2002), p. 65-109.

<sup>23</sup> Lothane (1989), p.215 ; Spector (1972), p.58.

<sup>24</sup> Mahony (1986), p.69, 81, 215; Mahony (1996), p. 8-9, 55-56, 139-140 ; Anthony Stadlen cité par Macmillan (1997), p. 640.

<sup>25</sup> Bernfeld (1946); Swales (1982*b*); Skues (2001).

<sup>26</sup> Ellenberger (1972); Hirschmuller (1991); Borch-Jacobsen (1995).

<sup>27</sup> Ellenberger (1977).

<sup>28</sup> Swales (1986).

<sup>29</sup> Swales (1995).

<sup>30</sup> Obholzer (1981).

<sup>31</sup> Masson (1992), p. 241-258.

<sup>32</sup> Falzeder (1994*a*).

<sup>33</sup> Mahony (1992*a*).

<sup>34</sup> Edmunds (1988).

<sup>35</sup> Sur "Katharina", voir Swales (1988); sur "Dora", Stadlen (1989).

<sup>36</sup> *Time*, 29 novembre 1993. Ce qui suit a été écrit avant l'énorme polémique suscitée en France par la publication du *Livre noir de la psychanalyse* (Meyer *et al.*, 2005).

<sup>37</sup> Webster (1995).

<sup>38</sup> Israëls (1999).

<sup>39</sup> Forrester (1997*a*)

immédiatement une avalanche de lettres de protestation indignées en provenance du camp adverse<sup>40</sup>.

Bousculés dans leurs certitudes et leur confort intellectuel, les psychanalystes et leurs compagnons de route ont réagi avec autant de véhémence que les épistémologues (ou épistémidéologues) confrontés à l'historicisation des pratiques scientifiques par les sociologues, anthropologues et historiens des sciences. Ils ont ressorti du grenier les vieux arguments qui avaient si bien marché par le passé (la pathologisation des

44

adversaires, l'imputation de "résistance à la psychanalyse", de puritanisme, d'antisémitisme), et ils en ont inventé de nouveaux, mieux adaptés à la nouvelle situation — les "progrès" de la psychanalyse depuis les premiers tâtonnements de Freud, l'amateurisme, le "scientisme" et la "crédulité positiviste" censés caractériser les travaux des nouveaux historiens du freudisme<sup>41</sup>, sans oublier l'imparable : "La réaction sans fin (*the never-ending backlash*) contre Freud confirme la puissance de ses théories<sup>42</sup>."

*Janet Malcolm, à propos d'Animal, mon frère, toi, de Paul Roazen* : Le livre de Roazen est trivial et insignifiant. Son érudition, comme celle de tant d'autres livres d'histoire populaire, ne résiste pas au moindre examen un peu serré<sup>43</sup>.

*Kurt Eissler* : Quand Roazen écrit : [...], je me vois forcé de renvoyer le lecteur aux commentaires de Freud sur les autorévélation de Daniel Paul Schreber<sup>44</sup>.

*Elisabeth Roudinesco, à propos des travaux de Peter Swales* : Or, au moment où, aux États-Unis, la dérive scientiste des années 1980 conduisait à mettre en pièces le modèle freudien de l'inconscient, une autre folie, puritaine celle-là, s'attaquait à une autre conception majeure du système freudien : la théorie du fantasme<sup>45</sup>.

*René Major, à propos de Souvenirs d'Anna O., de Mikkel Borch-Jacobsen* : S'il colle à l'archive et croit qu'elle n'a aucune extériorité qui permette de la lire ou l'empêche de s'anarchiver d'elle-même, il est en proie à des convulsions spasmodiques dignes du Grand Mal. Le grand Mal d'archive. Ce mal est aussi de nature sexuelle<sup>46</sup>.

45

*Elisabeth Roudinesco, résumé de cours* : La haine de Freud : Étude des résistances à la psychanalyse depuis le début du siècle. Les accusations de "pansexualisme", de "science juive", de "science bourgeoise", de "non-science", de "mystification", etc. Ces formules ont été employées diversement selon les époques et les régimes politiques, dans les démocraties, par le nazisme, par le communisme, par le cognitivisme et enfin par les historiens révisionnistes<sup>47</sup>.

---

<sup>40</sup> L'exemple le plus frappant est sans doute celui qui a suivi la publication d'une série d'articles de Frederick Crews sur Freud dans la *New York Review of Books*, recueillis dans Crews (1995).

<sup>41</sup> Yerushalmi (1996), p. 151.

<sup>42</sup> Smith (1995).

<sup>43</sup> Malcolm (1984), p.7.

<sup>44</sup> Eissler (1971), p. 91-92 ; allusion aux délires paranoïaques consignés par Schreber dans ses *Mémoires d'un névropathe*, avec des compléments et un appendice sur la question "À quelles conditions une personne jugée aliénée peut-elle être maintenue dans un établissement hospitalier contre sa volonté évidente?" (Schreber [1975]).

<sup>45</sup> Roudinesco (1999), p. 113.

<sup>46</sup> Major (1999), p. 76.

<sup>47</sup> Résumé du cours "Études d'histoire du freudisme. Problèmes historiographiques" donné à l'Université de Paris VII (janvier-juin 1997), reproduit dans le *Bulletin du centre de documentation Henri Ellenberger*, n° 11, 1996, p. 3.

*Yosef Havim Yerushalmi* : [...] les offensives contre la psychanalyse se sont confondues avec des attaques contre l'intégrité personnelle de Freud qui ont atteint un degré sans précédent de diffamation<sup>48</sup>.

Les nouveaux historiens, de leur côté, dénoncent à cor et à cri la mainmise des psychanalystes sur les médias, les maisons d'édition et les revues, les campagnes de presse dirigées contre les dissidents, le verrouillage des archives du freudisme. Comment se fait-il, demandent-ils, que tant de documents déposés à la Bibliothèque du Congrès de Washington soient officiellement inaccessibles aux chercheurs, pour certains jusqu'à l'an 2057 (et au-delà)<sup>49</sup>? Et pourquoi ces restrictions d'accès, appliquées avec une rigueur implacable lorsqu'il s'agit de chercheurs indépendants, sont-elles subitement levées lorsque des *insiders* du mouvement psychanalytique en font la demande ?

46

En 1994 fut annoncée la tenue, sous les auspices des Archives Freud et de la Bibliothèque du Congrès de Washington, d'une grande exposition internationale consacrée à Freud. Aucun des nouveaux *Freud scholars* ne figurait dans le comité d'organisation. Afin de protester contre cette flagrante mise à l'écart, quarante-deux d'entre eux envoyèrent une lettre à la Bibliothèque du Congrès pour exprimer leur souhait que l'exposition reflète "l'état présent de la recherche freudienne" et demander à ce qu'une personne représentant leurs vues soit nommée au comité d'organisation. Leur demande ne fut pas prise en considération, bien que les médias se soient emparés de leur lettre et lui aient donné un vaste écho. Puis, pour des raisons apparemment tout à fait indépendantes, la Bibliothèque du Congrès annonça que l'exposition allait être reportée à une date ultérieure, afin de permettre aux organisateurs de réunir les fonds qui leur manquaient. C'était plus qu'il n'en fallait pour transformer la controverse en déflagration générale. Les organisateurs attribuèrent la décision de la Bibliothèque du Congrès aux pressions politico-médiatiques des pétitionnaires et crièrent à l'atteinte à la liberté d'expression. La nouvelle fut immédiatement reprise par la presse internationale : une fois de plus, Freud était en butte à la censure<sup>50</sup> ! Les pétitionnaires protestèrent haut et fort qu'il n'en était rien et qu'ils étaient victimes d'une campagne de désinformation, mais sans beaucoup de succès. Lutte-t-on contre une légende à coups de déclarations à la presse ? Une contre-pétition organisée en France par Elisabeth Roudinesco et Philippe Carnier réunit plus de 180 signatures, certaines prestigieuses, pour dénoncer le "chantage à la peur", les "manifestations puritaines", la "chasse aux sorcières" et la "dictature de quelques intellectuels transformés en inquisiteurs". Les-dits "inquisiteurs" rétorquèrent par un communiqué de presse qui ne fut lu par personne, dans lequel ils protestaient contre la manipulation des médias par leurs adversaires<sup>51</sup>. *Le Monde* consacra tout un dossier à la controverse, dans lequel les protagonistes eurent tout loisir de se dire leurs quatre vérités<sup>52</sup>.

47

Sur ces entrefaites, la Bibliothèque du Congrès annonça que les organisateurs avaient trouvé les fonds nécessaires et que l'exposition se tiendrait comme prévu initialement.

---

<sup>48</sup> Yerushalmi (1996), p. 144.

<sup>49</sup> Sur la politique de rétention des documents pratiquée par les Archives Freud, voir Borch-Jacobsen et Shamdasani (2002).

<sup>50</sup> Le titre d'un article du Monde était "Freud censuré" (Delacampagne [1996]).

<sup>51</sup> Ce communiqué de presse a été publié par la revue *Psychothérapies*, 1996, n° 3. p. 155-156 ; voir également Borch-Jacobsen, Crews, Grünbaum, Macmillan, Roazen, Shamdasani, Sulloway et Swales (1995-1996).

<sup>52</sup> *Le Monde des livres*, 14 juin 1996.

Entre-temps, la guerre de Freud avait bel et bien eu lieu et on ne comptait plus les cadavres, tués par le ridicule.

*Lettre collective envoyée à M. James Hutson, directeur de la Manuscript Division de la Bibliothèque du Congrès, 31 juillet 1995* : Nous, soussignés, avons contribué par nos écrits [...] à l'histoire et à l'épistémologie de la psychanalyse. En tant que chercheurs travaillant indépendamment les uns des autres, sans engagement doctrinal ou affiliation institutionnelle communs, nous nous soucions de ce que l'Exposition Freud prévue pour l'an prochain à la Bibliothèque du Congrès donne une image appropriée de l'état présent de la recherche freudienne et reflète adéquatement l'éventail entier des opinions exprimées par les chercheurs au sujet de la contribution de Freud à l'histoire des idées contemporaines.

Nous proposons par conséquent que M. Henry Cohen, un juriste employé à la Division juridique du service de recherche parlementaire de la Bibliothèque du Congrès, [...] soit nommé au Comité créé pour la réalisation de l'exposition projetée, afin qu'il nous tienne tous au courant des délibérations et des développements envisagés, et représente, lorsque cela s'avère approprié, nos inquiétudes et intérêts collectifs.

*Pétition internationale, lancée de Paris et adressée à M. James H. Billington, directeur de la Library of Congress de Washington, signée par 180 personnalités du monde intellectuel entre le 1<sup>er</sup> et le 25 mars 1996* : En juillet 1995, vous avez reçu une pétition signée par 42 chercheurs indépendants, américains pour la plupart, et dont certains ont écrit des livres d'une violence inouïe contre Sigmund Freud. Entraînés

48

par ces extrémistes de l'antifreudisme, les signataires contestaient la validité de l'exposition sur le centenaire de la psychanalyse organisée par la Library of Congress pour l'automne 1996 sur le thème Freud, conflit et culture. Ils critiquaient le caractère trop "institutionnel" du catalogue prévu pour l'exposition et réclamaient que leurs propres travaux y figurent en bonne place. Forts de ces 42 signatures et de 9 autres supplémentaires, les responsables de cette pétition déclenchèrent aux États-Unis, pour appuyer leur démarche, une campagne de presse dans laquelle Freud était calomnié pour avoir commis de prétendus crimes, inventés en réalité de toutes pièces par des adeptes de la *political correctness* (pensée politiquement correcte), des neurobiologistes, des scientifiques, des cognitivistes. Les uns l'accusaient d'avoir abusé sexuellement de sa belle-sœur et plus largement du corps des femmes et des enfants, et les autres d'avoir tout simplement inventé un nouveau charlatanisme incompatible avec la "vraie" science. Devant la violence de cette chasse aux sorcières, vous avez pris la décision d'ajourner l'exposition, renonçant ainsi à exercer votre droit le plus fondamental : la liberté d'expression. En février 1996, après la réaction de nombreux journalistes et intellectuels américains et européens, hostiles à toutes ces manifestations puritaines où se mêlent un conservatisme et un radicalisme, vous avez changé d'avis et décidé que l'exposition aurait lieu à l'automne 1998. Nous tenons à vous dire que nous sommes inquiets de la tournure prise par les événements. Nous acceptons mal qu'une institution d'État aussi prestigieuse que la Library of Congress puisse se laisser manipuler par l'opinion publique et impressionner par la dictature de quelques intellectuels transformés en inquisiteurs. Nous vous demandons par la présente pétition, d'une part de veiller à ce que l'exposition ait lieu dans des conditions qui ne soient pas celles d'un chantage à la peur, et d'autre part de mettre en place une véritable ouverture des archives Freud à tous les chercheurs de toutes tendances et de tous pays, sans aucune discrimination, afin d'éviter que l'histoire du freudisme et de la psychanalyse

ne devienne la propriété d'une pensée unique, tantôt orthodoxe, tantôt antifreudienne.

49

Le livre qu'on va lire traite de ces guerres freudiennes, nouvelles et anciennes. Issu des disputes récentes, auxquelles ses deux auteurs ont participé, il ranime également les vieilles controverses qui avaient entouré les débuts de la psychanalyse et du mouvement freudien. Il est en effet frappant de voir à quel point les polémiques contemporaines au sujet de la psychanalyse répètent, de façon quasi somnambulique, celles qui avaient eu lieu à l'orée de ce siècle qui allait devenir si freudien. Il est bien connu, ne serait-ce que par la biographie d'Ernest Jones, que les théories de Freud avaient fait l'objet, à partir de 1906, d'une très vive controverse internationale à laquelle avaient participé les plus grands noms de la psychiatrie et de la psychologie de l'époque — Janet, Kraepelin, Bleuler, Aschaffenburg, Hoche, Morton Prince et bien d'autres encore. Ce qu'on sait moins, en revanche, est que cette controverse s'était soldée par une défaite complète de la psychanalyse au Congrès de l'Association allemande de psychiatrie tenu en 1913 à Breslau, où orateur après orateur s'étaient levés pour condamner la psychanalyse en termes extraordinairement durs et catégoriques. Or si on le sait si peu, c'est parce que Freud et ses biographes-disciples ont fait comme si la controverse avait été close une fois pour toutes en sa faveur. L'apologue des trois blessures, dont nous étions partis, illustre ce point à merveille : tout ce que nous apprenons des arguments des adversaires de Freud est qu'ils étaient motivés par des résistances irrationnelles et qu'ils avaient été définitivement relégués aux poubelles de l'histoire des sciences, tout comme ceux des adversaires de Copernic et de Darwin. Du coup, nous ne savons plus rien des objections qui étaient adressées à la psychanalyse, ni comment Freud avait réussi à les surmonter — et pour cause : il ne les a jamais surmontées, il a seulement affirmé les avoir surmontées ! Lorsqu'on replace la “victoire” de Freud sur ses adversaires dans son contexte historique, on constate avec étonnement qu'elle a été entièrement imaginaire et qu'elle repose en fait sur une véritable hallucination négative au sujet des critiques dont la psychanalyse faisait l'objet à l'époque.

50

On propose dans ce qui suit de rouvrir le dossier de ces critiques et controverses anciennes, trop longtemps relégué au grenier des vieilleries “prépsychanalytiques”. Une fois débarrassé de la vénérable poussière qui le recouvre, ce dossier s'avère extraordinairement actuel et dérangeant, ce qui explique que certaines de ses pièces aient été si soigneusement censurées ou classées “top secret” par les gardiens des archives freudiennes. Ces pièces seront citées ici abondamment, car elles parlent le plus souvent d'elles-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de les commenter outre mesure. L'histoire qu'elles racontent n'a, comme on verra, que très peu à voir avec celle qu'on trouve dans les œuvres de Freud et de ses biographes, et elle jette une lumière passablement crue sur la façon dont s'est répandue et institutionnalisée au XX<sup>e</sup> siècle cette bizarre science de l'esprit qu'a voulu être la psychanalyse. C'est une histoire édifiante à bien des égards, qui en dit long sur les sciences de l'esprit et du psychisme en général, et sur la façon dont se construisent et se solidifient en “faits” les idées que nous nous formons de nous-mêmes.